

usées sont toujours violemment emportées. (E. de Gir.) *L'homme meurt quand il passe trop brusquement du froid extrême à l'extrême chaleur.* (St-Marc-Gir.) *Par les habitudes qu'il laisse chez le peuple BRUSQUEMENT émané, le despotisme est la pire école pour la démocratie.* (Vacherot.)

— D'une manière roide, abrupte, escarpée : *Au fond du ravin, la montagne relève brusquement sa paroi verticale.* (H. Taine.)

— Antonyme. Doucement, graduellement, lentement, patiemment, petit à petit, posément.

BRUSQUER v. a. ou tr. (bru-ské — rad. brusque). Traiter d'une manière brusque : *M. de Vendôme était furieux de s'être si cruellement mécompté, et brusquait tout le monde.* (S.-Simon.) *Je suis d'une humeur enragée; tout me choque, tout me blesse, tout m'ennuie; il faut que je fasse des efforts incroyables pour ne pas brusquer tout le monde.* (Mme du Defland.)

Il m'a tantôt brusqué sur un sujet frivole.

DUFRENY.

— Absol. Agir, parler d'une manière brusque : *Il semble toujours commander et brusquer.* (Dider.)

— Par ext. Hâter, précipiter : *BRUSQUER une affaire. Je conseillai à mon maître de brusquer les choses, tant je craignais de le voir changer.* (Le Sage.) *Dans la crainte du moindre retard, elle brusqua ses préparatifs de voyage, et résolut même de partir sans son bagage.* (Aug. Thierry.)

Je ne puis suivre ici les règles ordinaires; ainsi brusquons un peu tous les préliminaires.

V. Hugo.

— *Brusquer l'aventure.* Prendre brusquement son parti. *BRUSQUER la fortune.* La poursuivre par des moyens hasardeux :

En différents pays j'ai brusqué la fortune.

REGNARD.

— *Brusquer une place de guerre, une position.* Essayer de la prendre par un coup de main : *Les Alpes ont été rudées à conquérir; les montagnes ne se laissent pas brusquer en un jour.* (Ste-Beuve.) *BRUSQUER le dénoûment.* Amener brusquement le dénoûment d'une pièce de théâtre, et généralement, provoquer une brusque solution : *Cette affaire traînait en longueur; je brusquai le dénoûment.*

— *Air culin.* *Brusquer une volaille.* La passer à la flamme, après l'avoir plumée.

— *Mar.* *Brusquer un navire.* Le chauffer pour le caréner.

— *Jeux.* *Brusquer les dés.* Les jeter brusquement.

— Antonymes. Amadouer, cajoler, choyer, délicater, dodeliner, doloter, enjôler, gracieuser, mignarder, mijoter.

BRUSQUERIE s. f. (bru-sko-ri — rad. brusque). Caractère de ce qui est brusque; se dit des personnes et des choses : *La brusquerie de cet homme.* La brusquerie des paroles, des gestes, de la démarche, d'une réplique. *La brusquerie de son frère lui paraissait de mauvais augure.* (G. Sand.) *La porte fut fermée avec une telle brusquerie, que la pauvre créature parut en avoir reçu la commotion.* (Balz.) *Si je casse quelque chose, je le payerai; répondit le paysan avec une brusquerie enjouée.* (G. Sand.) *Action ou parole brusque; ses brusqueries ont découragé ses meilleurs amis.*

— Littér. et beaux-arts. Tour, mouvement brusque, âpre, inattendu : *Le Dante a des brusqueries de style qui produisent de grands effets.* (Rivarol.)

— Antonymes. Affabilité, aménité, douceur, patience.

BRUSQUET, ETTE adj. (bru-ské, è-to — dimin. de brusque). Un peu brusque : *Il est brusquet.*

— Nom que l'on donne fréquemment à des chiens de petite taille : *Et votre petit chien Brusquet gronde-t-il toujours aussi fort?* (Mol.)

— s. pr. m. Nom d'un personnage proverbial dont le chien fut mangé des loups la première fois qu'il alla au bois.

— Prov. *Il est aussi chanceux que le chien à Brusquet.* Il n'a pas de chance du tout, il n'a pas plus de chance que le chien de Brusquet. *BRUSQUIN Brusquet.* A qui est brusque on répond brusquement.

BRUSQUET, bouffon de cour, né en Provence vers 1520, mort en 1563. Il succéda à Triboulet comme fou du roi François Ier, et conserva cet emploi sous Henri II, François II et Charles IX. Il avait été chirurgien, et on le trouve, en 1536, établi au camp d'Avignon, administrant aux Suisses et aux lansquenets de bonnes médecines de chevaux et les envoyant ad patres drus comme mouches, suivant les expressions de Brantôme. Le succès de ses cures faillit le faire pendre, et déjà le terrible connétable de Montmorency en avait donné l'ordre, lorsque le dauphin (depuis Henri II), touché de la mine piteuse du pauvre diable, le prit à son service. Brusquet, avec sa souplesse méridionale, ses saillies, ses quolibets, ses espiègleries de singe ou d'écolier, son jargon, mi-français mi-provençal, sa verve intarissable, amusait fort la cour et le roi, et il réussit à obtenir la charge de valet de chambre du dauphin, puis la place fort lucrative de maître de la poste aux chevaux de Paris. On cite de lui un grand nombre de mots assez spirituels. Tout le monde connaît le trait suivant, qui est aussi

attribué à Triboulet : Il avait un *Calendrier des fous* sur lequel il inscrivait tous ceux qui lui paraissaient mériter d'entrer dans ce catalogue; il y inscrivit Charles-Quint lorsque ce prince, se fiant à la bonne foi de son ancien ennemi François Ier, traversa la France pour aller punir les Gantois révoltés. « Et que dirais-tu, demanda le roi, si je le laissais passer avec honneur et sûreté? — J'effacerais son nom, reprit le fou, et je mettrais sur mon registre celui de Votre Majesté. » Les rieurs cependant n'étaient pas toujours de son côté, et les courtisans qu'il mystifiait pour l'amusement du roi le lui rendaient parfois avec usure. Brantôme rapporte, avec sa liberté cynique, que le maréchal de Strozzi, pendant une absence du pauvre bouffon, le fit passer pour mort, supposa un testament de lui et maria sa femme à un courrier, qui coucha avec elle un bon mois et en tira de bons escus. Pendant les troubles de 1562, on ne sait qui s'avisait de répandre le bruit que Brusquet était huguenot; sa maison fut pillée, et il dut se réfugier chez la duchesse de Valentinois, où il termina ses jours l'année suivante.

BRUSQUAIRE s. m. (bru-ski-è-re). Cajoleur de filles.

BRUSSAROLE s. f. (bru-sa-ro-le). Agric. Maladie du pastel.

BRUSSBERG, nom morave de Brausberg. V. ce mot.

BRUSSEL (Antoine VAN) ou Antoine DE BRUXELLES, peintre flamand, qui florissait vers le milieu du xvi^e siècle. Vasari le cite comme travaillant à Séville, vers 1550, avec Pietro Campana et Ferdinand Strum, et y obtenant une grande réputation. On n'a pas d'autres renseignements sur cet artiste. L'obscurité existe également à l'égard de maître Jean VAN BRUSSEL, qu'Albert Dürer a nommé dans le journal de son voyage dans les Pays-Bas, en 1520. — Van Mander cite encore un artiste du nom de Louis VAN BRUSSEL, élève de Fr. Floris, aussi bon musicien que bon peintre.

BRUSSEL (Paul-Théodore VAN), peintre hollandais, né en 1754, dans les environs de Schoonhoven, mort à Amsterdam en 1795, fut le meilleur peintre de fleurs et de fruits de la fin du xviii^e siècle. M. Siret dit que ses tableaux, d'un coloris frais, d'un dessin correct, d'une ordonnance riche et variée, ne seraient pas désavoués par Van Huysum. Il a laissé aussi de beaux dessins.

BRUSSEL (Herman VAN), peintre et graveur hollandais, né à Harlem en 1763, mort à Utrecht en 1815. Il eut pour maître J.-B. Brandhof et C. Henning, et peignit des tableaux d'histoire et des paysages d'un coloris vrai et d'un effet agréable. On a de lui une vingtaine d'eaux-fortes, parmi lesquelles on remarque de jolis paysages et le portrait d'un nommé Albert Kuyskens, âgé de cent deux ans (1800).

BRUSSEL (Nicolas), juriconsulte français, né à Paris, mort en 1750, fut auditeur des comptes et publia, entre autres ouvrages : *Nouvel examen de l'usage général des fiefs en France pendant les xi^e, xii^e, xiii^e et xiv^e siècles* (Paris, 1727, 2 vol. in-4°), ouvrage dont le président Hénault a parlé avec éloge. — Son neveu, Pierre BRUSSEL, mort vers 1781, fut comme lui auditeur des comptes, et cultiva avec succès les lettres, la poésie, la peinture et la musique. Il a écrit, dans le genre burlesque : *Suite du Virgile travesti* (1767, in-12), et la *Promenade utile et récréative de deux Parisiens* (1768, 2 vol. in-12).

BRUSSELES s. f. pl. (bru-so-le). Art culin. Plat du genre des farces et des ragouts.

BRUSTHEM, bourg de Belgique, province de Limbourg, arrond. et à 17 kilom. S.-O. de Hasselt; 1,260 hab. Vieille tour bâtie en 1111 par les comtes de Loos. Ce village fut, en 1467, le théâtre d'une célèbre bataille, où Charles le Téméraire battit les Liégeois et leur tua 9,000 hommes et leur bourgmestre.

BRUSTOLONI (Jean-Baptiste), dessinateur et graveur italien, né à Venise en 1726. Il a gravé à l'eau-forte : une suite de vingt *Vues de Venise*, d'après Gio. Batt. Canale; une suite de douze pièces représentant les *Cérémonies du couronnement du doge*, d'après le même; le *Ravissement de sainte Thérèse*; le portrait de Benoît XIV; des planches pour la *Dactylitheca*, de Smith, etc.

BRUT, BRUTE adj. (brutt, bru-te — du lat. brutus, lourd, pesant, stupide). Informel, grossier : *De tous les quadrupèdes, l'ours paraît être l'animal le plus brut.* (Buff.)

— Non ouvré ou incomplètement travaillé; ébauché, inachevé, en parlant d'un ouvrage manuel : *Des pierres brutes. De la matière brute. Un terrain brut. Une statue brute. Ne suffit-il pas que le mineur apporte les diamants bruts, sans qu'il l'appareille à la tailler et monter?* (Poussin.) *Un diamant brut n'est pas transparent.* (A. Karr.)

— Fig. Sans éducation, sans culture, sans politesse : *L'éducation embellit et cultive un fonds encore brut et ingrat.* (Mass.) *Se m'a-muse à mesurer, par ce que sont mes anciens disciples, la distance d'un esprit brut à un esprit cultivé.* (Dider.) *Bestial, inintelligent, machinal : Il jouissait la perfidie la plus lâche à la férocité la plus brute.* (Vpl.) *La force turque n'est que de la force brute.* (Proudh.) *En parlant des ouvrages d'esprit : Il y a*

beaucoup de pierres brutes dans le bâtiment bâti par Homère. (Volt.)

— Hist. nat. Inorganique et irrégulier : *Corps brut. On peut descendre, par des degrés presque insensibles, de la créature la plus parfaite jusqu'à la matière la plus informe, de l'animal le mieux organisé au minéral le plus brut.* (Buff.) *Vivre, c'est changer; il n'y a que les corps bruts qui durent.* (F. Pillon.)

— Comm. et fin. Dont on n'a rien détalqué : *Produit brut. Recette brute. Le produit brut d'une ferme se compose de la valeur des produits créés pendant une année.* (Math. de Dombasle.) *Tout impôt se perçoit sur le produit brut du pays.* (Proudh.) *La dime, prélevée sur les produits bruts, ne tenait aucun compte des frais de la culture.* (Ch. Dupin.) *Poids brut.* Poids dont on n'a pas détalqué celui de l'emballage.

— *Mar.* *Patente brute.* Par opposition à patente nette, Patente ou déclaration qui constate qu'un navire a touché à un pays infecté.

— Substant. Nature de ce qui est brut, inorganique et irrégulier : *Il se trouve des minéraux mi-partis d'organique et de brut.* (Buff.) *Le brut n'est que la mort.* (Buff.) *Etat, nature de ce qui n'a subi aucune préparation de main-d'œuvre : Le peuple doit être à la populace ce qu'est, en industrie, le net au brut.* (E. de Gir.)

— Adverbial. Comm. et fin. Sans défalca-tion de frais ou de poids : *Cette affaire a produit brut un demi-million. Ce ballot pèse brut 200 kilogrammes.*

— Rom. Voltaire a plusieurs fois employé *brute* au lieu de *brut* :

Que lui reviendrait-il de ces brutes ouvrages? Moi qui comble à ce peuple, aux monstres de Scythie, A ces brutes humains!

L'étymologie justifie pleinement cette forme ancienne du mot, mais elle est condamnée par l'usage.

— Homonyme. Brute.

— Antonymes. Œuvré, travaillé, dégrossi, affiné, poli.

Brut (ROMAN DE), l'un des plus curieux monuments de notre vieille poésie française, poème en vers de huit syllabes, composé par Robert Wace, d'après une chronique légendaire bretonne. On croit que cette chronique fut trouvée en Armorique par Walter, archidiacre d'Oxford, qu'à la prière de Robert de Caen cette chronique fut traduite en latin par Geoffroy-Arthur de Monmouth, bénédictin gallois, et que Wace se servit de cette traduction pour la mettre en vers dans la langue vulgaire de l'époque; il offrit son poème à Éléonore de Guyenne en 1155. Plus tard, Layamon et Robert de Brunne traduisirent à leur tour l'œuvre de Wace en anglo-saxon.

La chronique bretonne avait pour titre primitif *Bruty Brenhined*, c'est-à-dire Brutus de Bretagne; elle attribuait aux Bretons une origine que les faisait remonter jusqu'à Priam, roi de Troie. On retrouve des traces d'une prétention toute semblable chez la plupart de nos vieux chroniqueurs, qui soutenaient naïvement que la race mérovingienne descendait d'un certain Francus, petit-fils du roi troyen. Voici, en quelques mots, le sujet du poème de Robert Wace :

Après la prise de Troie par les Grecs, Enée vient en Italie avec son fils Ascanie; il épouse Lavinia, fille du roi Latinus, et il a d'elle un autre fils. Les deux fils d'Enée règnent successivement après lui; puis le trône est dévolu à un fils d'Ascanie nommé Silvius. Ce dernier séduit une jeune fille, qui meurt en donnant le jour à Brutus. Ce Brutus devient un grand chasseur; mais, un jour, il a le malheur de tuer son père d'une flèche qu'il avait lancée contre un cerf, aux approches de la nuit; alors, obligé de s'éloigner, il va d'abord en Grèce, où il délivre des Troyens captifs, puis il gagne les îlesArmoriques, en fait la conquête et change leur nom en celui de Bretagne. Il fait ensuite la guerre à un roi du Poitou, fonde la ville de Tours sur la Loire, et lui donne ce nom à cause de son fils Turnus. De là, il va combattre les géants qui possédaient Albion, donne encore à ce pays le nom de Bretagne, fonde la ville de Londres sur la Tamise et y règne longtemps avec gloire. Le poème raconte ensuite l'histoire des descendants de Brutus et la fondation des principales villes d'Angleterre. On y voit figurer le roi Lear, que Shakespeare a pris pour sujet d'une de ses tragédies; Belin et Brennus, qui vont faire des excursions en Italie; Cassibolan, qui lutte contre Jules César; tous les chefs guerriers qui résistèrent à la domination des empereurs romains, puis plus tard à l'invasion des Saxons.

Le principal héros du *Roman de Brut* est le fameux Arthur, roi des Bretons, mort en 542. « Ce prince, dit Rapiin Thoiras, a été sans contredit un grand capitaine. C'est dommage que ses actions aient servi de fondement à une infinité de fables qu'on a publiées sur son sujet, au lieu que sa vie était digne d'être écrite par les historiens les plus graves et les plus sensés. On prétend qu'il institua un ordre de chevalerie appelé la *Table ronde*, qui a été rendu célèbre par les écrivains de romans. Mais, bien qu'on ait bâti divers récits fabuleux sur ce fondement, il ne s'ensuit point que l'institution de cet ordre doive passer pour entièrement chimérique. Il n'est pas contre la

vraisemblance qu'Arthur ait inventé un ordre de chevalerie pour la Bretagne, puisque dans le même siècle Théodoric, roi des Ostrogoths, en avait institué un en Italie, ainsi qu'on l'apprend par les lettres de Cassiodore. Les Bretons, tant de l'une que de l'autre Bretagne, avaient conçu tant d'amour et tant d'estime pour ce prince, qu'il y en eut plusieurs qui ne voulurent jamais croire qu'il fût mort. Il se trouva même, plusieurs siècles après, des gens qui, se persuadant qu'il était allé voyager dans les pays étrangers, attendaient encore son retour. Il y a des historiens qui assurent que cette erreur ne fut entièrement dissipée que six cents ans après, lorsque le tombeau d'Arthur fut retrouvé dans le monastère de Glassenbury, sous le règne d'Henri II. Cela paraîtrait incroyable si, dans le xvi^e siècle, on n'avait vu en Portugal un exemple d'une semblable manie, par rapport au roi dom Sébastien. C'est peut-être ce qui a donné lieu à quelqu'un qui a voulu se rendre agréable aux Bretons, de feindre qu'Arthur, dans ses voyages, avait remporté un nombre infini de victoires dans les pays étrangers. Ces prétendus voyages et ces victoires imaginaires ont été une source abondante de sottises et d'impertinences que les romanciers ont débitées sur son compte. C'est par là que son histoire a été tellement défigurée, que plusieurs ont cru qu'il y avait lieu de douter qu'il eût jamais eu un Arthur dans le monde. Mais, en distinguant le vrai d'avec le faux et en rejetant de son histoire ce qui sent trop le roman, on ne trouvera rien dans sa vie qui ne soit digne d'un grand prince. » Ce jugement, très-sensé, s'applique et au roman de Wace, et aux deux ouvrages qui lui avaient servi de modèle.

Les hauts faits de Charlemagne avaient produit chez nous les idées romanesques et la chronique du faux Turpin; les Anglais, jaloux de voir leur histoire dénuée d'un si grand ornement, voulurent se donner un si grand comble à ce grand prince; pour le former à leur gré, ils choisirent un monarque dans les temps reculés, et auquel ils pussent prêter toutes les vertus, attribuer tous les exploits. Telle est l'origine des romans sur le roi Arthur, dont on a voulu opposer la renommée à celle de Charlemagne, et en particulier celle du *Roman de Brut*, qui depuis eut tant d'imitateurs. C'est à cette fabuleuse source que nombre de poètes sont venus puiser; les romans du *Roi Arthur*, de *l'Enchanteur Merlin*, du *Saint-Graal*, de *Lancelot du lac*, de *Tristan le Léonais*, de *Perceval le Gallois*, sont tirés du *Roman de Brut*. Ce poème-roman est également le premier où l'on trouve l'origine de la *Table ronde*, de ses fêtes, de ses tournois, de ses chevaliers; on le lisait publiquement à la cour des rois normands, qui le jugeaient très-propre à exciter l'enthousiasme dans l'âme des guerriers. La vogue qu'il obtint était si grande que les dames allaient en faire la lecture dans les infirmeries, pour calmer la douleur des chevaliers blessés dans les tournois.

Un autre point de vue sous lequel le *Roman de Brut* mérite d'être étudié, c'est celui de l'influence qu'il eut sur notre littérature. De son apparition date une véritable révolution dans la composition des chansons de geste : il substitua l'élément romanesque à l'élément guerrier, le merveilleux au surnaturel, et surtout donna à la femme le rôle le plus beau et le plus important. Aussi le *Roman de Brut* est-il la véritable source d'où descendent tous nos romans modernes.

« A peine introduits dans la société française, dit M. Léon Gautier, dont l'étude sur nos anciennes épopées vient d'être couronnée par l'Académie, les romans de la *Table ronde* y conquièrent une vogue universelle. Ils eurent pour eux, à n'en pas douter, le suffrage des femmes, qui, plus d'une fois, avaient baillé à la lecture des chansons de geste. De tels bailllements sont aisément explicables : dans ces chansons, on ne parlait pas d'elles. Les vieux trouvères se souciaient peu de l'élément féminin. De temps à autre, apparaissaient dans ces vieux poèmes une jeune fille ou une jeune femme, qui n'y jouait pas un rôle bien glorieux. Les jeunes filles faisaient aux jeunes hommes des avances brutales; les princesses sarrasines trahissaient pour un amant chrétien leur pays, leur famille et leur foi avec une rapidité scandaleuse; les femmes étaient grossièrement adultères. Puis c'étaient d'éternels combats et des coups de lance qui n'avaient rien de varié ni de galant. Tout au contraire, la nouvelle école, celle des romans bretons, se proposa de plaire à ceux qu'ennuyait l'antique poésie, surtout aux femmes. Les trouvères nouveaux mirent à profit tous les éléments de civilisation délicate, tous les raffinements récemment introduits dans le monde du xii^e siècle. Ils connurent la nuance, ils pratiquèrent la galanterie. De là leur succès. Puis leurs fictions étaient toutes neuves, en apparence elles n'avaient pas servi; et quelle joie que celle de lire du nouveau ! Les premiers littéraires sont toujours avidement recherchés, surtout aux époques où elles n'abondent pas. Dans les nouveaux romans, les descriptions pullulaient, et dans les siècles qui ne sont plus primitifs on adore les descriptions. Telles furent, en partie, les causes du succès de ce nouveau cycle : on se disputait dans les châteaux la joie de posséder les jongleurs des nouveaux romans; les vieux jongleurs étaient laissés dans l'ombre, ou même tout à fait abandonnés. Ils représentaient une espèce d'ancien régime, dont l'ennui avait fait